

J'AI GRANDI AU SÉNÉGAL...

Un tonneau de 100 litres de vin blanc arrivait à la pension venant de la Maison Carrée des Pères Blancs en Algérie. Nous étions ce jour là trois ou quatre filles enfermées à la "dépense" avec la sœur cuisinière et toute la journée se passait à laver, remplir et boucher une année de bouteilles. Le soir quand tout était fini, la récompense inattendue consistait en une casserole de vin chaud et sucré et c'est d'un pas chancelant que nous rejoignons le reste de la pension!...

Nous avons une cave et...une cave à vin!... Au début de cet article je vous ai dit que Marcel et moi, nous avions célébré nos fiançailles dans ce couvent. J'avais emporté avec moi de Dakar, ville où j'enseignais, le repas de fiançailles! Imaginez ma déconvenue lorsque je me suis rendu compte que j'avais oublié le vin! La supérieure du couvent généreusement nous offrit plusieurs bouteilles de "Pelure d'oignon" au grand étonnement d'un collègue français qui enseignait avec moi au Collège des Pères Maristes et qui avait fait le voyage avec nous!

On dit que: "L'occasion fait le larron" c'était vrai pour tout dans notre éducation à la pension. Nous étions tour à tour, danseuses de ballet, artistes, choristes suivant les besoins du moment. Une fois l'an nous avions une soirée artistique où nos talents étaient remarqués par les habitants de la ville. C'était un tour de force de faire danser à des Africaines, les Quatre Saisons de Vivaldi ou autres classiques.

Cette façon de faire avec nous dans les

diverses circonstances de la vie, m'a appris à ne jamais m'avouer vaincue lorsque quelque chose m'était demandé et qui dépassait ma compétence.

Mais dans tout ce que je vous raconte, où était ma culture africaine?... Oh! pas très loin!... Notre pension était située en plein quartier africain. Les cris, les chants, les tam-tam et les clameurs de la rue nous rappelaient que nous étions bien en terre africaine. Entre nous, nous parlions le oulof, ou une des autres langues parlées au Sénégal, à nos risques et périls, puisque nous pouvions être privées de notre sortie mensuelle chez nos parents si une des religieuses nous surprenait à parler une autre langue que le français.

La vie française nous submergeait, mais notre culture africaine flottait. Dans les petits détails de notre vie, nous pensions "africain" comme cette anecdote va vous le prouver. Une religieuse un jour nous lut une lettre de sa cousine qui lui racontait son mariage en France. Trouvant le mariage plutôt triste, d'après nos standards africains, nous avons décidé de refaire le mariage et nous chantions à tue-tête dans la cour de récréation: "Vous les toubabs faites la valse, mais nous, nous ferons le tam-tam, en l'honneur du mariage de la cousine de Mère Aimée!"

Cette culture de circonstance, nous la trouvions quelquefois dure à porter. Les comparaisons étaient trop faciles et cruelles. Une blanche, une noire, c'est ainsi que l'on parlait lorsque l'on faisait des comparaisons

entre une Française ou une Africaine. Nous étions parfois découragées de voir que le sort n'était pas juste à notre endroit, nous n'étions pas de la bonne couleur, il nous fallait plus d'efforts pour arriver à être comme les blanches et puis, est-ce que c'était vraiment cela qu'il fallait devenir. Devions-nous traduire dans cette culture de circonstance, notre culture de tous les jours qui était la culture africaine même si elle n'était pas apparente?... C'est dans cet état d'âme que j'allais trouver un vieux missionnaire en lui disant que jamais je ne pourrais être comme les femmes blanches et que celles-ci étaient plus chanceuses que nous; il me répondit: "Ma fille, il n'y a qu'en musique qu'une blanche vaut deux noires!..."

Depuis cette phrase mémorable, il en est passé de l'eau sous les ponts!... Avec l'indépendance de mon pays, mon cher pensionnat a dû fermer ses portes après plus de 115 ans d'existence.

J'ai quitté Saint-Louis pour Dakar la nouvelle capitale. Après mes études, j'ai commencé ma carrière d'enseignante: Dans le mouvement Scout j'étais Commissaire Nationale. Doublement éducatrice, je suis toujours intéressée aux problèmes de la jeunesse, voilà pourquoi je me trouvai en 1963 au Camp International de N'Dangahma.

Juillet 1965 a vu la célébration de notre mariage à Montréal et notre départ pour Oxford (Angleterre).

La Maison Française d'Oxford m'offrit un emploi. J'ai donné des cours de français aux étudiants des Collèges qui voulaient apprendre la langue de Molière. Après l'Angleterre, l'Amérique nous accueillait. J'enseignais à l'École Française Internationale de Washington et pendant l'été, à la demande des intéressés, j'ai organisé et dirigé, deux ans durant, un camp de jour pour les enfants des employés du Fonds monétaire international et de la Banque Mondiale. Là encore ce n'était pas seulement deux cultures qui s'affrontaient!

Mère de famille de trois garçons et d'une fille, c'est à mon tour d'instruire et d'éduquer mes enfants. Nos deux cultures respectives sont présentées aux enfants. C'est avec bonheur que je les vois évoluer sans problèmes, et sans complexes au Canada ou en Afrique.

Inutile de vous dire que je n'ai jamais regretté l'éducation que j'ai reçue. Le métissage culturel a été pour moi la meilleure préparation pour vivre au Canada, mon pays d'adoption. Il est très important d'être pour nos enfants reflet et vigie, et fiers d'un passé qui nous a appelés, à cause de la nature même des circonstances, à nous dépasser. Ceci doit être su de nos enfants. Et c'est cela un mariage de cultures.

"Dip Doodles" par Vic Lotto



Papa, maman venez voir la trouvaille de Sarah.